

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 40 (1895)
Heft: 1

Buchbesprechung: Moltke [William O'Connor Morris]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rieure des membres. Ce lavage doit se faire à grande eau et non avec l'éponge humectée seulement, ce qui ne ferait que donner au poil une apparence de propreté. A la rigueur la brosse de crin doit aider à ce lavage, surtout si, pendant la marche, le cheval a dû parcourir une route boueuse ou poudreuse. Il est indispensable de nettoyer à fond toutes ces impuretés; certaines boues, ainsi que les poussières composées d'éléments calcaires pulvérisés ont des propriétés franchement caustiques pour la peau du cheval et ne manquent jamais, en ulcérant l'épiderme, d'amener des crevasses dans les endroits où la peau forme des plis.

Il ne faut cependant pas oublier que certaines eaux, très dures, calcaires, jouissent de la même propriété; sous ce rapport l'eau des lacs est bien préférable à toutes les autres, grâce à sa douceur. Dans tous les cas, ce lavage doit être fait rapidement et être suivi immédiatement d'un séchage avec l'éponge serrée. Les bains de rivière ou de la plage des lacs seront, en été, d'un excellent effet, à condition de ne pas durer plus de 15 minutes. Les sabots seront encore curés, puis lavés et graissés sur toutes leurs faces.

Le pansage se fera d'une manière bien plus satisfaisante à l'air libre qu'à l'écurie, on ne négligera pas cette précaution chaque fois que la chose sera possible et, la toilette terminée, le cheval sera, encore chaque fois que ce sera possible, mis sur une bonne litière et consommera tranquillement sa ration du soir qui, nous l'avons déjà dit, doit être la plus substantielle de la journée.

(*A suivre.*)

Moltke.

A biographical and critical study, by *William O'CONNOR MORRIS*, sometime scholar of Oriel college Oxford. London, Ward et Downey, 1893. 1 vol. in-8 de 430 pages, avec 8 portraits, cartes et plans.

Un livre militaire de cet auteur, expert et savant autant que franc et impartial, est toujours une bonne fortune pour les lecteurs désireux de s'instruire; ils peuvent y suivre d'utiles voies en dehors des sentiers battus sans perdre, pour cela, leur orientation ni le but qu'ils ont en vue.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs des hauts mérites d'ouvrages antérieurs de M. W. O'Connor Morris. Son *Napoléon* a été analysé dans notre numéro du 12 décembre 1893, son *Great commanders*, dans notre numéro du 19 septembre 1892.

Le *Moltke* d'aujourd'hui n'est pas inférieur à ses devanciers, et si la tâche était plus facile à quelques égards, elle avait aussi des complications que l'auteur a fort habilement surmontées, des écueils qu'il a su éviter. Il a voulu faire de l'histoire sans parti pris, sans fard ni préjugés, et il y a réussi. On ne pouvait attendre moins de l'élévation de son esprit bien secondé par sa nationalité irlandaise, désintéressée dans la grande lutte qui a enfanté le renom immortel de Moltke, tout à côté de ceux de Bismarck et de Guillaume Ier, sans parler de maints autres collaborateurs célèbres de cette œuvre collective immense : le nouvel empire d'Allemagne.

L'ouvrage de M. Morris se divise en onze chapitres, dont la répartition et les seuls titres constituent l'exposé de toute une importante période de l'histoire contemporaine. On en jugera par une rapide analyse de leur contenu.

Le chapitre premier traite de la jeunesse de Moltke et de sa carrière jusqu'au moment où il fut appelé aux fonctions de chef d'état-major général de l'armée prussienne, en 1858.

Nous voyons d'abord le jeune Moltke comme écolier zélé et studieux à l'école militaire de Copenhague ; il en sortit en 1818 et fut d'abord page à la cour de Danemark puis lieutenant dans l'armée danoise. Mais, Prussien d'origine, il ne tarda pas à se fatiguer du service d'un petit pays, qui offrait d'ailleurs peu d'avenir à son ambition. En 1822, il devint lieutenant d'infanterie dans cette armée prussienne où son père et ses oncles avaient servi aux temps du premier empire, et à laquelle le rattachaient des souvenirs d'enfance.

Envoyé peu après à l'Ecole de guerre, fondée depuis quelques années à Berlin, il s'y distingua par son application et ses aptitudes. Aussi fut-il, presque immédiatement après sa sortie de l'Ecole, attaché à l'état-major prussien. Comme officier d'état-major et comme instructeur à l'Ecole de guerre il continua à se faire remarquer par de savants travaux.

Promu capitaine en 1835, il fut envoyé en Orient, où il s'occupa d'organiser les défenses de Constantinople, et s'efforça, mais avec peu de succès, de mettre un semblant d'ordre dans

les affaires militaires de la Porte. En 1839, il fit ses premières armes en accompagnant Hafiz pacha dans sa malheureuse campagne d'Egypte. Si ses conseils avaient été mieux écoutés du pacha, on a dit que la guerre eût eu un tout autre résultat.

A son retour d'Egypte, en 1840, Moltke fut attaché comme major à l'état-major du IV^e corps d'armée, nomination décisive pour sa carrière ultérieure. En effet, devenu par la suite colonel et chef d'état-major de ce corps d'armée, il y eut pour chef le kronprinz, le futur Guillaume I^r. Celui-ci, frappé des aptitudes organisatrices et des connaissances militaires de Moltke, s'empressa, lors de son avènement, de l'appeler au poste de chef de l'état-major général, bien qu'à ce moment il ne fût général de brigade que depuis deux ans à peine.

Dans ce premier chapitre qui n'est, à proprement parler, qu'une introduction, l'auteur s'efface ; à part quelques observations, très justes d'ailleurs, nous n'avons affaire qu'au narrateur ; dans les pages qui suivront, nous retrouverons le critique, à la fois profond et judicieux, des livres antérieurs.

Le deuxième chapitre nous montre le général de Moltke travaillant assidûment avec son collègue de Roon à la réorganisation de l'armée prussienne et la conduisant ensuite sur les champs de bataille du Danemark, puis de la Bohême. Notons en passant une remarque de l'auteur sur le fameux plan de campagne prussien de 1866. Suivant lui, Moltke avait eu l'intention de concentrer l'armée prussienne aux environs de Görlitz, mais le roi s'y opposa pour des motifs politiques, et la concentration n'étant plus possible plus tard, l'invasion dut se faire sur trois lignes au lieu d'une seule. Cette opinion, que l'auteur développe d'ailleurs au chapitre suivant, est intéressante, car elle jette sur les opérations de l'armée prussienne un jour différent de celui sous lequel on s'est habitué à les envisager.

Les hésitations et les lenteurs funestes de Benedeck y sont aussi analysées de main de maître. Nous le voyons accumuler fautes sur fautes, laisser échapper l'une après l'autre toutes ses chances de victoire, jusqu'au jour où il se trouve adossé à l'Elbe et à la forteresse de Königgratz.

Le chapitre troisième est certes un des plus marquants. La bataille de Sadova, qui décida du sort de la campagne, y est

décrise avec une grande clarté et une vigoureuse beauté de style. En outre cette description est suivie de réflexions sur la conduite de la guerre, qui sont d'un haut mérite. Evitant d'une part l'engouement des uns et les critiques peut-être excessives des autres, M. O'Connor Morris nous semble avoir trouvé un juste milieu qui se rapproche le plus de la vérité. Prenant d'abord le plan de campagne dans son ensemble, il arrive à la conclusion que ce fameux plan ne fut ni une conception de génie, comme l'ont prétendu de nombreux courtisans du succès, ni une ineptie, comme l'ont soutenu des juges peut-être trop sévères et pas assez bien renseignés sur les difficultés politiques du début, mais simplement le résultat presque forcé des circonstances et de la dislocation des troupes avant la déclaration de guerre.

Cette assertion, peut-être un peu hasardeuse, est cependant fort plausible. En effet, une concentration préalable, bien que possible, aurait occasionné une perte de temps considérable, qui aurait certainement contrebalancé jusqu'à un certain point les avantages stratégiques indubitables de la concentration. Et ici nous pourrions retourner contre les admirateurs de Moltke leur argument favori, qu'en face d'un adversaire tel que Benedeck on pouvait tout se permettre; on aurait aussi bien pu risquer la concentration en comptant sur son inaction que risquer l'invasion concentrique en se fiant à ses hésitations.

Quoiqu'il en soit, le lecteur impartial n'hésitera pas à reconnaître avec M. O'Connor Morris, qu'une fois son plan adopté, Moltke sut le mettre à exécution avec décision et promptitude et surtout avec cette fermeté inébranlable qui était le trait principal de son caractère, et qui sera toujours une des qualités les plus nécessaires d'un général en chef.

Au chapitre suivant, le quatrième, l'auteur résume les perfectionnements introduits dans l'armée prussienne après 1866, ainsi que les vains efforts de Napoléon III et du maréchal Niel pour réorganiser l'armée française. La discussion des plans de campagne respectifs est fort intéressante et abonde en observations, dont le récent ouvrage des enfants du général Ducrot corrobore la justesse. Tout en approuvant en principe soit le plan de campagne de Napoléon III, soit celui de Moltke, l'auteur fait remarquer que l'un était imité de Napoléon I^{er} et l'autre de Marlborough; ni l'un ni l'autre ne font par conséquent montre d'un génie stratégique aussi exceptionnel qu'on a voulu le prétendre.

A propos de Wörth, M. O'Connor Morris n'hésite pas à critiquer la manière dont la bataille fût conduite du côté des Allemands, qui ne durent la victoire qu'à leur écrasante supériorité numérique. Quant à Mac-Mahon, tout en reconnaissant qu'il fit preuve d'habileté tactique, l'auteur blâme énergiquement sa conduite avant et après la bataille, et surtout sa retraite excentrique.

Spicher en lui inspire des réflexions analogues sur l'une et l'autre armée, bien qu'il n'hésite pas à préférer la témérité des généraux d'avant-garde allemands à l'inaction des maréchaux français.

Le chapitre cinquième nous présente l'armée française déjà coupée en deux, et les masses allemandes occupant une position centrale dont leur chef ne semble pas songer à tirer parti. C'est d'abord Mac-Mahon qu'on laisse se replier avec son armée en déroute, sans même savoir quelle direction il a prise. On ne sait pas davantage poursuivre Frossard. On permet à de Failly, isolé entre les masses allemandes, de rejoindre Mac-Mahon.

Certes, dit M. O'Connor Morris, Napoléon n'aurait pas agi ainsi ; nous retrouvons bien là le caractère de Moltke, lent à la décision, mais inébranlable une fois la décision prise. Après quelques jours passés à s'orienter et à se renforcer, il reprend son plan primitif, qui, d'après ses calculs, devait lui procurer un succès presque assuré. Néanmoins, dit encore M. Morris, le lecteur impartial dira probablement qu'en cette circonstance Moltke commit une grave erreur et manqua l'occasion de frapper un coup qui aurait pu être décisif.

Au lieu de cela les armées allemandes devront de nouveau, quelques semaines plus tard, se trouver en présence de deux armées ennemis, l'issue de la campagne sera de nouveau remise en question, la situation sera gravement compromise et Moltke ne triomphera, en fin de compte, que grâce aux fautes innombrables commises par ses adversaires.

Au même chapitre se place encore le récit fort bien mené des batailles des 14, 16 et 18 août 1870, autour de Metz. L'incurie et l'incapacité de Bazaine y sont clairement démontrées ; de même les nombreuses erreurs stratégiques et tactiques commises par les états-majors allemands y sont exposées et analysées avec une lucidité et une impartialité rares. Dans tout ce récit, il n'y a pour ainsi dire pas une phrase qui ne vaille la peine d'être attentivement lue et méditée. En somme,

M. O'Connor Morris conclut que dans ces mémorables journées, Moltke fit preuve de décision et d'énergie autant que de ténacité, que quelques-unes de ses opérations sont remarquables, mais qu'aucune ne porte l'empreinte du génie de la guerre. Il commit des erreurs qui auraient pu être fatales et se montra dépourvu de cet art de profiter d'une occasion passagère, qui est la caractéristique des grands capitaines.

Quant à Bazaine, il s'était montré au-dessous des Soubises et des Clermonts de la guerre de Sept ans, et il devait encore descendre plus bas, en se mettant sans cesse en contradiction avec ses propres plans momentanés non moins qu'avec les principes dirigeants de toute opération de guerre.

Par exemple, suivant M. O'Connor Morris, Bazaine, à la bataille du 14 août, à Borny, manqua son rôle de général en chef en n'envoyant pas la garde et le II^e corps à l'aide des III^e et IV^e. Il aurait pu ainsi culbuter la I^{re} armée prussienne. Peut-être ; mais à quoi cela l'aurait-il mené ? Du moment que la retraite sur Verdun avait été décidée le 13 août, le plus sage aurait été, semble-t-il, de la continuer et de refuser la bataille, ce qui était facile. D'autre part, accepter la bataille avec l'armée entière valait certainement mieux que de l'accepter avec deux corps seulement, comme le fit Bazaine ; mais c'était renoncer irrévocablement à la retraite et à la concentration sur Châlons. Ainsi Bazaine ne sut satisfaire à aucune des exigences de la situation, ce qui rend plausible, au point de vue tactique, la remarque de M. Morris sur la bataille du 14 août.

Le sixième chapitre retrace les opérations de la seconde moitié d'août et leur résultat final dans la journée de Sedan.

Pour ce qui est des opérations ou plutôt des non-opérations de Bazaine pendant cette période, l'auteur nous semble critiquer un peu sévèrement l'inaction proverbiale du maréchal. Si l'on considère que l'armée du Rhin avait en cinq jours soutenu trois batailles rangées et perdu près du quart de son effectif, on reconnaîtra que cette armée devait avoir besoin de quelques jours de repos et les avait certes bien gagnés. Si l'on réfléchit en outre au désordre et à l'organisation défectueuse des services administratifs, déjà avant les batailles, il semble presque impossible que l'armée du Rhin eût pu quitter la protection des forts de Metz pendant la seconde quinzaine d'août.

Pendant ce temps, nous voyons Mac-Mahon, hésitant entre la retraite sur Paris et la marche sur Verdun, à la rencontre de Bazaine, et finissant enfin, malgré lui, par se décider pour la marche en avant qui ne pouvait aboutir, dans cette direction, qu'à un dangereux accuelement à la frontière belge.

Quel contraste entre ces hésitations et l'activité de l'état-major prussien ! Aussi le critique anglais loue-t-il presque sans réserve la conduite de Moltke pendant ces journées, depuis la formation de l'armée de la Meuse, jusqu'à la grande marche de nuit sur Sedan. Il se refuse pourtant à voir dans ces opérations la preuve d'un génie extraordinaire et proteste hautement contre ceux qui ont voulu placer Sedan au même niveau que Ulm.

Le chapitre VII nous montre les armées allemandes maîtresses du théâtre de la guerre. Des deux armées françaises l'une est détruite, l'autre est réduite à l'inaction dans Metz. Deux cent mille Allemands sont prêts à marcher sur la capitale dont rien ne leur barre le passage.

Cette marche sur Paris suggère à M. O'Connor-Morris des réflexions qui ne nous semblent pas frappées au coin de la grande lucidité des précédentes. Suivant lui : « il ne faut pas blâmer Moltke d'avoir marché sur Paris », et cependant « cette marche était une faute, basée sur des calculs erronés, et qui faillit changer l'issue de la guerre ! » Sans doute le siège de Paris fut dès l'abord une entreprise fort audacieuse, qui devint même plus tard fort dangereuse ; mais on ne voit pas, dans ce chapitre, ce que Moltke aurait pu ou dû faire pour atteindre son but, qui était de soumettre la France, sans courir de façon ou d'autre de grands risques. Dire, pour conclusion, comme le fait M. Morris¹, que si Moltke commit une erreur en marchant sur Paris, elle était analogue à celle de Napoléon en s'avançant sur Moscou, est une aimable consolation, surtout quand elle est doublée du succès final, mais non une explication suffisante. Peut-être est-ce là aussi ce qu'a voulu exprimer le savant critique, et peut-être est-ce nous qui avons mal saisi sa pensée.

Avec la chute de l'empire la lutte prend un caractère tout différent. Les opérations, d'abord circonscrites aux environs des deux grandes forteresses, Metz et Paris, s'étendent et se

¹ Voir page 219.

divisent. Dans la seconde partie de la lutte, le théâtre de la guerre se trouve morcelé de façon à rendre une direction d'ensemble très difficile, mais d'autant plus nécessaire. Moltke s'efface de plus en plus pour le grand public ; son rôle se borne à des instructions télégraphiques générales aux chefs des différentes armées. Il est donc malaisé de savoir au juste quelle part personnelle doit lui être attribuée soit dans les succès, soit dans les revers de ces armées. Cette part, le critique anglais s'est efforcé de la déterminer au plus près, et c'est pourquoi il a donné de cette partie de la guerre une analyse plus complète qu'on ne l'aurait cru nécessaire au premier abord.

Avec la capitulation de Metz nous voyons disparaître la dernière armée organisée de la France, et l'auteur fait ressortir le manque de jugement politique de Moltke, qui se félicite, dans une lettre, de ce que la guerre est maintenant finie et espère pouvoir dans quelques jours aller chasser le lièvre dans ses terres. En quoi il se trompait grandement, comme on sait. De fait, dès ce moment, sa tâche comme chef d'état-major, devient même plus compliquée ; au lieu d'avoir à traiter un problème stratégique longuement étudié et presque résolu d'avance, il a dorénavant affaire à l'inconnu, à ces armées républicaines qui semblent sortir de terre et qui le menacent des quatre points cardinaux. C'est maintenant qu'il aura besoin de sang-froid et de coup d'œil stratégique.

Aussi ses débuts dans ce rôle nouveau ne furent-ils pas brillants. Au chapitre VIII^e, nous le voyons prenant ses mesures pour parer aux diverses éventualités, et nous apprenons qu'au milieu de novembre on n'avait pas encore réussi à être au clair sur les positions et les intentions de l'ennemi. On croyait à l'existence d'une forte armée de l'Ouest et on attachait peu d'importance à l'armée de la Loire. Peut-être était-ce moins la faute du grand état-major que de sa cavalerie, de ces trop fameux uhlans, qui n'osaient pas s'aventurer loin de leur infanterie et, par conséquent, ne pouvaient rien découvrir. Il fallut la défaite des Bavarois, à Coulmiers, pour éclairer l'état-major prussien, qui agit alors, il faut le reconnaître, avec beaucoup d'énergie. Renforts sur renforts furent expédiés à von der Tann et il fut même question de lever le siège de Paris. Il est vrai que plus tard, lorsqu'on fut mieux renseigné, on eut honte de ce beau mouvement et on le démentit, mais

le fait paraît hors de doute. Il est certain, comme le note M. O'Connor Morris, que si le général d'Aurelle avait audacieusement marché sur Paris, Moltke n'aurait pas eu autre chose à faire que de lever le siège. Aurait-il su, comme Napoléon, à Mantoue, aller à la rencontre de son ennemi et le battre ? C'est possible, mais il est plus probable qu'il aurait dû battre en retraite. Pourquoi donc l'armée de la Loire n'avança-t-elle pas ? C'est ici que se retrouve encore la néfaste influence de Bazaine, même après qu'il eut disparu de la scène. Le général d'Aurelle se replia sur Orléans, parce que l'armée du prince Frédéric Charles, venant de Metz, menaçait son flanc droit.

Le reste du chapitre VIII, fort intéressant d'ailleurs, sort un peu du sujet. C'est une critique bien raisonnée des opérations sur la Loire et sous les murs de Paris jusqu'aux premiers jours de décembre. Le nom de Moltke ne s'y trouve que rarement ; son rôle paraît s'être borné à donner au prince Frédéric-Charles quelques instructions et à approuver ses dispositions.

Le chapitre suivant, le IX^{me}, traite d'abord de l'organisation de l'armée française du Nord et de quelques sièges et opérations de peu d'importance. Ensuite l'auteur retrace, avec une admiration qu'il n'essaye pas de cacher, la belle campagne de Chanzy sur la Loire. Il reconnaît, d'ailleurs, que Moltke n'eut aucune part dans cette campagne et que, par conséquent, la responsabilité des erreurs qui y furent commises et la gloire des victoires remportées, reviennent au grand-duc de Mecklembourg et au prince Frédéric-Charles. Pendant ce temps, le chef d'état-major s'occupait de renforcer ses batteries de siège et de resserrer ses lignes autour de la capitale.

Le chapitre dixième nous conduit au dénouement du grand drame. Dans un coup d'œil rétrospectif, l'auteur loue sans réserve la fermeté, l'énergie et le coup d'œil dont Moltke fit preuve sous les murs de Paris.

Du plan de contre-invasion de Gambetta, sous Belfort, M. O'Connor Morris dit dans une note (page 340) : « On a comparé ce plan à la magnifique conception de Napoléon pour la campagne de 1800¹. Il lui ressemblait comme les divagations d'un insensé ressemblent aux œuvres inspirées

¹ L'auteur ne dit pas qui a pu imaginer cette comparaison baroque. Peut-être y eut-il confusion avec le projet de Napoléon en 1814, tendant à se jeter, avec les garnisons des places frontières, sur les revers des alliés, vers Nancy et Verdun.

(Réd.).

» du Dante. » L'auteur ne se borne cependant pas à cette boutade caractéristique ; dans une argumentation serrée, il établit que l'entreprise de Bourbaki ne pouvait aboutir qu'à un second Sedan. Dans son récit de cette désastreuse équipée, il relève en passant que si Manteuffel fit preuve d'une grande sagacité dans l'exécution de sa marche vers l'Est, il ne faut pas oublier que Moltke a droit à une part de la gloire que l'on attribue communément à son lieutenant. C'est certainement grâce à l'initiative de Manteuffel que les résultats obtenus furent aussi brillants ; mais c'est grâce aussi à la prévoyance et au jugement de Moltke que l'armée de Manteuffel se trouva à même de compléter si efficacement l'action victorieuse de l'armée de Werder.

Au même chapitre, nous trouvons encore le récit des dernières opérations sous les murs de Paris, dans le Nord et dans l'Ouest. L'auteur loue fort la présence d'esprit de Moltke et la manière dont il sut disposer ses troupes sur les différents théâtres d'opérations. Mais le chef pour lequel M. O'Connor Morris a le plus d'éloges c'est Chanzy, dont il loue les talents stratégiques et tactiques et surtout la persévérence et l'énergie indomptables.

Le chapitre onzième est consacré aux vingt dernières années de la vie de Moltke.

Couvert d'honneurs, l'illustre maréchal se fit remarquer par la plus grande modestie et se remit tranquillement à l'œuvre, à son poste de chef d'état-major. Il ne se gênait pas, à l'occasion, pour protester contre les flatteries dont il était l'objet et ne se dissimulait pas qu'elles se seraient changées en critiques et en invectives si le sort des armes lui avait été défavorable. Il ne se dissimulait pas non plus que, bien que victorieuse, l'armée allemande était encore défectueuse sur beaucoup de points et qu'il y avait encore de nombreux perfectionnements à y apporter. Aussi, loin de se reposer sur ses lauriers, travailla-t-il sans relâche, presque jusqu'à son dernier jour, à maintenir et à augmenter la force de cette armée qu'il avait conduite et dirigée sur tant de champs de batailles et de victoires.

L'ouvrage se termine par quelques pages où l'auteur passe brièvement en revue la carrière de Moltke et résume ses réflexions des chapitres précédents.

Tout en reconnaissant au maréchal prussien une supério-

rité incontestable comme organisateur ainsi que beaucoup des qualités indispensables à un général en chef, M. O'Connor-Morris se refuse à le placer au premier rang parmi les grands capitaines. Si, dit-il, il y a parmi nos contemporains un nom digne de figurer à côté de Frédéric et de Napoléon, ce n'est pas le nom de Moltke, mais bien plutôt celui de Lee, l'illustre chef des armées sudistes, dont les opérations autour de Richmond rappellent celles de 1796 et de 1814 et font pardonner les erreurs capitales de sa bataille de Gettysburg. Moltke a, suivant lui, plus de ressemblance avec Wellington, dont il a la prudence et la fermeté de caractère, tandis que les inspirations de génie d'un Condé¹ ou d'un Bonaparte lui font complètement défaut.

En terminant cette courte revue de l'œuvre du savant critique anglais, nous n'hésitons pas à dire que soit par les qualités du fond, soit par celle de la forme, cet ouvrage est de beaucoup supérieur à la plupart de ceux qui ont paru sur le même sujet. On y trouve cette impartialité et ce bon sens qui font l'historien en même temps qu'une vigueur de narration qui procure une lecture constamment attrayante.

— — —

Société des officiers de la Confédération suisse.

SECTION BENOISE

SOUS-SECTION DE LA VILLE DE BERNE

Dans sa séance du 19 décembre, cette sous-section a entendu une intéressante conférence de M. le lieutenant-colonel d'état-major Wildbolz: « Considérations sur les manœuvres françaises en 1894. »

Ces manœuvres ont eu lieu sous la direction de M. le général de cavalerie de Gallifet, depuis lors frappé par la limite d'âge. Malgré les ans, le général de Gallifet est un

¹ Notons ici, en anticipation sur un prochain article, que dans son récit des dernières campagnes de Condé, qui a été donné dans la *Revue des Deux-Monts* et qui paraîtra au 7^e tome de sa grande histoire, le duc d'Aumale prend généralement la défense des régiments suisses contre une boutade injuste du prince de Condé sur leurs efforts infructueux à la bataille de Seneffe. (Réd.).